

François Duroc consulta la check-list qui lui avait été remise afin de compléter ses bagages dans la petite chambre qu'il occupait, proche d'une université parisienne.

Âgé de vingt-quatre ans, mesurant un mètre quatre-vingt-deux, doté d'un beau physique, il habitait un corps d'athlète dont il se souciait peu, car sa passion n'était pas le sport mais une tout autre discipline – bien que celle-ci nécessite les mêmes aptitudes : alpinisme, « crapahutage », spéléologie...

Qui est donc ce François Duroc ? C'est un étudiant qui vient d'obtenir un doctorat de paléontologie, anthropologie, préhistoire. Discipline peu connue, dont l'orientation lui vient de son intérêt pour la recherche des fossiles et des traces humaines de la Préhistoire, contractée dès l'adolescence alors qu'il parcourait la campagne et les bois avec ses camarades.

Enfant, baignant dans la nature, selon la saison, il rapportait chez lui cèpes, girolles et autres espèces mycologiques que ses parents lui avaient appris à reconnaître, ainsi que de nombreuses baies comestibles, des asperges sauvages, etc. Mais sa vraie passion était la récolte de silex taillés et autres artefacts abandonnés par des Néandertaliens ou Homo sapiens que les

labours ramenaient en surface. Ses camarades et lui en trouvaient également à proximité des abris sous roche ou des grottes que des chercheurs patentés avaient oubliés, ne disposant pas d'une aussi bonne acuité visuelle !

Au cours des ans, François s'était constitué une belle collection où cohabitaient outils lithiques et en os, canines d'ours de caverne, un élément important d'une défense de mammoth et des restes de nombreux animaux de ces temps antédiluviens.

Ses parents l'emmenaient souvent au musée archéologique des Eyzies tout proche, ce qui lui permettait des identifications et datations précises pour ses étiquetages. Fils unique d'un couple d'instituteurs de la région de Sarlat, ceux-ci, en aucun cas, ne voulurent s'opposer à sa passion et l'encouragèrent même à poursuivre dans cette voie.

Après le primaire encadré par ses parents, François poursuivit ses études secondaires en internat dans un lycée de Périgueux avant d'intégrer tout naturellement l'université à Paris.

La discipline choisie, quoique peu fréquente, nécessitait de solides études parallèles en mathématique, physique, anatomie, chimie, etc.

François, très doué, ne rencontra pas de difficultés particulières et les deux dernières années d'études l'amènèrent à effectuer de nombreux stages : en hôpital pour la manipulation des instruments de radiologie, scanners, et en laboratoires d'analyses pour se familiariser avec des appareils très sophistiqués – chromatographes, spectromètres, microscopes à balayage électronique –, analyses chimiques diverses, datation au carbone 14, recherche d'ADN, identification de pollens, etc.

Cet emploi du temps excessivement chargé lui laissait peu d'occasions de se détendre ; elle était loin, l'insouciance de ses jeunes années !

Il revenait néanmoins à chaque vacance d'été passer quelques jours chez ses parents et revoir ses copains.

Il y avait peu de place pour fréquenter le sexe opposé et à l'âge avancé où il se trouvait, les filles n'étaient pour lui que de jolis minois asexués dont il partageait parfois en binôme de très sérieuses études ou des trouvailles lors de fouilles organisées par l'université en France et en Espagne.

Le flirt était réservé aux cancreaux qui s'étaient trompés d'orientation, souvent « gosses de riches » à la recherche d'une nouvelle voie.

Pour l'heure, François, libéré de ses études, avait trouvé un stage réservé aux étudiants les plus brillants, organisé par le musée de l'Homme à Paris.

L'expédition était offerte également à quelques étudiants étrangers et regroupait une vingtaine de participants – Français, Américains, Anglais, Espagnols, Australiens, Allemands –, constituée d'un tiers de filles et deux tiers de garçons, le tout encadré par un directeur de recherche du musée.

Il s'agissait d'assurer la relève d'une équipe fouillant dans un secteur riche en fossiles dans la région du Rift en Afrique de l'Est.

François ayant terminé le contrôle de ses bagages se dirigea vers le lieu de rendez-vous : le Trocadéro.

Après l'appel des participants, tous s'engouffrèrent dans le bus qui les conduisait à l'aéroport de Roissy.

L'équipe prit le vol régulier Paris – Addis-Abeba en Éthiopie où chacun occupa sa place réservée. François était assis à côté de l'un de ses camarades de l'université, retenu lui aussi pour le voyage. Installé près d'un hublot, ayant rabattu sa tablette, il se plongea aussitôt dans les derniers mémoires écrits par le musée sur les précédentes expéditions.

De l'autre côté de l'allée centrale, deux jeunes filles avaient pris place. Elles s'exprimaient dans la langue du pays

de la rose, ce qui laissait à penser qu'elles étaient anglo-saxonnes.

François, dont l'anglais était pour lui comme une deuxième langue maternelle, se dit qu'elles devaient être américaines ou en provenance d'un pays anglophone. Elles s'exprimaient un peu comme les Canadiens lorsqu'ils utilisent notre langue.

Il avait vu juste. L'une était américaine, l'autre australienne ; il le découvrirait plus tard.

Ayant laissé échapper son stylo, François se pencha pour le récupérer et croisa à cet instant le regard de l'Américaine qui lui adressa un large sourire auquel il répondit, timide, par un rictus qui se voulait aussi être un sourire.

Intrigué par l'exceptionnelle beauté de la demoiselle, blonde, à peine fardée, il eut par la suite bien du mal à se concentrer sur son ouvrage. Il ne pouvait s'empêcher de regarder dans sa direction, mais il détournait la tête dès qu'elle aussi se tournait vers lui.

Il abandonna sa lecture et finit par échanger des banalités avec son camarade, se posant mutuellement des questions sur ce qui les attendait.

Après l'atterrissage à Addis-Abeba et la récupération des bagages, l'équipe fut invitée à prendre le car climatisé prévu pour leur transfert jusqu'au camp de base où se déroulaient les fouilles. On leur annonça plusieurs heures de trajet pour rejoindre la base située à deux cents kilomètres plus au sud et on distribua des plateaux-repas. Chacun s'installa à nouveau en se mettant à l'aise, car la chaleur avait surpris tout le monde à la descente de l'avion.

Les deux filles prirent place juste derrière François et son camarade. Leur démarche était volontaire, car l'Américaine, encore émue du curieux sourire de François, avait ressenti comme une incontrôlable attirance.

Durant le trajet, François, qui venait en Afrique pour la première fois, découvrait avec émerveillement la faune et la flore, si différentes de celles de la France, en échangeant ses impressions avec son camarade. Les filles, n'osant pas entamer la conversation avec eux, se livraient aux mêmes observations.

Au loin, en pleine transhumance, on pouvait apercevoir des nuages de poussière soulevés par des troupeaux de gnous et d'éléphants ; les points d'eau avaient fondu comme peau de chagrin et la piste se déroulait dans un environnement d'une extrême sécheresse au milieu d'une savane jaunie.

Le bus finit par arriver tard dans la soirée. Le directeur des fouilles prodigua un accueil chaleureux qui fut l'occasion de consommer des boissons fraîches très appréciées.

Il demanda ensuite à chacun de se présenter en développant cursus scolaire et expériences passées.

C'est ainsi que François découvrit que la belle Américaine s'appelait Shirley Lemercier et qu'elle avait réalisé un parcours voisin du sien à l'université de Denver au Colorado. De son côté, elle-même apprit que le beau *Frenchie* s'appelait François Duroc.

Après un frugal repas, on attribua des dortoirs aux nouveaux arrivants ; filles et garçons étant séparés, chacun s'installant dans un espace individuel confortable.

Arrêtons-nous pour décrire les lieux. Le camp distant de quelques centaines de mètres du site des fouilles ne manquait d'aucun confort : éolienne, panneaux solaires, groupe électrogène assuraient l'alimentation en eau et l'énergie en général. Plusieurs grandes tentes climatisées avaient chacune leur fonction : dortoirs, réfectoire, cuisine, dispensaire, salle de réunions, laboratoires, administration, atelier mécanique...

Sponsorisé par plusieurs nations au cours des années, ce haut lieu de recherche de nos origines ne manquait de rien

– liaisons radio, ordinateurs, appareils de mesure, moyens de conservation des échantillons, ravitaillement bihebdomadaire. Le confort s'était beaucoup amélioré par rapport à celui des pionniers des premières découvertes !

Les stagiaires, pour le premier jour, avaient quartier libre afin de pouvoir se reposer du décalage horaire et se familiariser avec les lieux. L'après-midi, un premier contact était prévu sur leur futur chantier où ils devaient rencontrer une partie de l'équipe relevée en vue d'explications pour la suite des opérations. Leurs journées seraient décomposées en plusieurs séquences : lever 6 h, petit déjeuner, fouilles jusqu'à 13 h, repas, sieste obligatoire, et à partir de 17 h, travaux de laboratoire pour identification des trouvailles, conservation, etc.

Cela relevait davantage de l'organisation que de la discipline, car chacun, heureux d'avoir été choisi, venait là pour assouvir sa passion.

Les vêtements de travail et du nouveau matériel arriveraient le lendemain.

Comme prévu, le directeur de l'expédition emmena enfin ses disciples à l'endroit du chantier. Celui-ci s'était agrandi au fil du temps et se présentait comme une grande excavation d'une centaine de mètres de longueur, appuyée sur une paroi constituée de roches et d'alluvions très compactes, dont la base se situait à environ quatre mètres en contrebas. Pour y accéder, il fallait emprunter des échelles dressées tous les vingt mètres environ.

C'est là que se déroula un événement important dans la vie de François qui allait transformer complètement sa vision de l'humain.

En tenue légère, car la température les y invitait, tous accompagnèrent le mentor et entreprirent d'utiliser les échelles, pressés de rencontrer leurs prédécesseurs et le front de taille.

Dans cette hâte, François rata la dernière marche et se retrouva étalé sur le sol dans une position inconfortable frisant le ridicule. Relevant la tête, il fut confronté à un spectacle inattendu. Shirley, qui l'avait suivi, descendait l'échelle à reculons et offrait à sa vue ce qu'elle avait de plus intime. Sous une courte jupe en toile de couleur sable apparaissaient des jambes de rêve, prolongées de rondeurs qu'un slip blanc immaculé avait du mal à contenir. Cloué au sol par cette vision quasi foudroyante, François avait du mal à se relever et accepta finalement la délicate main de Shirley qui lui était tendue. Ayant retrouvé une stature plus digne, il balbutia un merci à peine audible avant de rejoindre le groupe pour recevoir les toutes dernières informations.

François, si curieux d'habitude, restait muet et c'est Shirley qui posait des questions. Il enregistrait les réponses, mais son esprit avait décidément déserté pour d'autres investigations. Il imaginait l'anatomie de Shirley au travers de sa tenue légère et découvrait d'autres proéminences très généreuses dignes d'intérêt. Ce sentiment nouveau, il ne l'avait jamais ressenti auparavant, trop préoccupé par ses études. Son avenir passait en partie par la réussite de ce stage et il essaya de se concentrer sur le potentiel de cette fouille.

Le ravitaillement était parvenu tard dans la soirée, apportant tout le matériel nécessaire aux stagiaires. Il fut procédé à l'organisation générale : distribution des effets de travail consistant en une tenue unisexe genre combinaison de toile légère, souliers et casquette, outils divers dont certains relevaient d'usage chirurgical, pinceaux souples, etc. Le responsable du séjour constitua des équipes en binôme : un garçon et une fille, de nationalité différente chaque fois que cela était possible afin de servir aussi d'échanges culturels et linguistiques.